



L'inerrance de l'Écriture

Florent Varak

E21 evangile21.org

1ÈRE PARTIE : AFFIRMATION	4
L'AT SUR LUI-MÊME.....	5
LE NT SUR L'AT.....	7
LE NT SUR LES AUTRES ÉCRITS	10
LE NT SUR LUI-MÊME	12
CONCLUSION	13
2ÈME PARTIE : OBJECTIONS	14
LES CONTRADICTIONS INTERNES	14
LES CONTRADICTIONS EXTERNES	17
LA RÉFÉRENCE AUX MYTHES	22
LE PROBLÈME DES ÉVANGILES	25
LES CONSIDÉRATIONS DIVERSES.....	28
CONCLUSION.....	30
3ÈME PARTIE : DÉFINITION	31
LA NOTION D'ERREUR	31
DÉFINIR L'INERRANCE	34
DÉFINIR LES QUALIFICATIONS	37
CONCLUSION GÉNÉRALE	39
NOTES	42

1^{ÈRE} PARTIE : AFFIRMATION

Un jeune homme, par ailleurs engagé dans divers services, vient me voir. Il me demande pourquoi ne pas séparer la Bible en section historique, scientifique, et théologique ou morale. Cela permettrait, dit-il, d'accepter la présence d'erreurs dans l'Écriture dans « les sections historiques et scientifiques » sans pour autant remettre en doute sa vérité spirituelle. Il soutient qu'il y aurait des « accommodations » de la part des auteurs humains. Ils auraient écrit en fonction des convictions de leur époque, sans le souci de la précision qui caractérise nos sociétés contemporaines. Une perspective qu'il tenait de plusieurs reportages, livres et articles, de registres populaires et techniques.

Une telle approche est contraire à l'une des doctrines les plus importantes de l'Écriture. La doctrine de l'inerrance.

L'inerrance s'intéresse spécifiquement à la présence ou non d'erreurs ou de contradictions internes (voire externes) dans le texte sacré. Elle ne traite pas de son inspiration¹, ni de son autorité², même si elle ne peut faire l'économie d'une réflexion à ce sujet.

Dans un certain sens, l'inerrance est conséquence de l'inspiration divine : si le « Dieu qui ne ment pas » (Tt 1.2), dont la connaissance est complète et parfaite (cf. Pr 15.3, Hé 4.13), a présidé au processus de rédaction de l'Écriture, il en découle naturellement que le fruit de son œuvre est conforme à son caractère.

Ceux qui veulent mixer inspiration et errance doivent définir l'erreur comme une accommodation divine aux formes humaines, flexibles, imprécises, et parfois fausses. La Bible serait donc la tendre berceuse du Père dont on garde à jamais un souvenir bienveillant, mais susceptible d'être disséqué par l'adulte critique, qui lui, sait distinguer le vrai du faux.

Le présent article tentera de cerner ce que la Bible dit de son contenu. La version e-book à télécharger répondra aux objections fréquentes avant de définir la doctrine de l'inerrance plus précisément.

L'AT sur lui-même

Quelques textes nous renseignent sur le regard que l'AT porte sur lui-même. Le Psaume 12.7 affirme que « les paroles de l'Éternel sont des paroles pures » et précise la nature de cette pureté : « un argent éprouvé au creuset de la terre, et sept fois épuré. »

La purification du minerai, dont on extrait les impuretés, image particulièrement la notion d'inerrance. De telles paroles ne sont pas mélangées à ce qui serait étranger à Dieu. Elles sont cérémoniellement pures, séparées de ce qui procède du contraire de la pureté.

Proverbes 30.5 exprime pareillement la fiabilité de la Parole de Dieu : « Toute parole de Dieu est éprouvée. [...] N'ajoute rien à ses paroles, de peur qu'il ne te reprenne et que tu ne sois trouvé menteur. » (Proverbes 30.5-6). C'est la même image que précédemment, sauf que le verbe directement lié au travail d'orfèvre est utilisé ici. La parole qui vient de Dieu a été purifiée de toute scorie, de tout ce qui la rendrait imparfaite. L'éclairage du verset 6 appuie encore l'idée d'un écrit sûr et fiable. Car si la parole de Dieu peut errer à cause d'un auteur humain, à quoi servirait la mise en garde ? Un écrit partiellement inerrant n'aurait rien à craindre d'un ajout partiellement humain !

De telles affirmations rendent compte de l'admission forcée de Balaam : « Dieu n'est pas un homme pour mentir » (Nombres 23.19). Quand Dieu parle, il ne ment pas (même verbe qu'en Pr 30.6), ce qui est précisément l'accusation que l'on pourrait à juste titre formuler si ce qu'il avait dit n'était pas précisément le reflet objectif de la réalité.

L'AT perçoit que la Parole « subsiste dans les cieux » (Ps 119.89), c'est-à-dire que son contenu est déjà arrêté, fermement établi, et que rien ne pourra ébranler (*cf.* Mt 24.35). L'Écriture est solide :

Plus encore que dans leurs paroles pour les hommes, c'est dans la *Parole de Dieu* que se concentre, et se condense, sa vérité. Le psaume 119 y insiste, et déclare avec force : le *rôsh* de ta parole est *'éméth*, c'est-à-dire : le principe, le fondement, la somme, la totalité, l'essence, de ta parole est la vérité (Ps. 119.160 ; cf. vv. 43, 142, 151 ; l'affirmation conjointe aux versets 142 et 160 concerne l'éternité, la permanence à jamais). L'affirmation vaut pour les trois formes de la parole révélatrice, et pour chacune séparément : la Torah de Moïse, les oracles des prophètes et l'enseignement des sages. Pour la *Loi*, elle revient fréquemment, au point qu'on appelle celle-ci naturellement « loi de vérité » (Mal. 2.6).³

Le NT sur l'AT

La notion d'inerrance en lien avec les rapports entre les testaments porte sur deux aspects. D'abord sur la correspondance des histoires. Ensuite sur le choix des textes cités.

LE REGARD SUR LES HISTOIRES VÉTÉROTESTAMENTAIRES

Le NT porte un regard confiant sur l'AT, où rien ne permet de croire qu'il contiendrait des erreurs ou des

approximations en décalage avec la réalité⁴. Ni Jésus ni les apôtres n'ont cherché à corriger les propos tenus⁵. Leurs perspectives s'en inspirent plutôt pour justifier leur propre perspective.

Ainsi Jésus s'appuie sur l'historicité d'un premier couple au commencement (Mt 19.4), évoque le déluge (Lc 17.26-27), la destruction de Sodome et Gomorrhe comme la transformation en sel de la femme de Lot (Lc 17.28-29, 31-32), le buisson ardent (Lc 20.37), le miracle de la manne (Jean 6.49), la préservation de Jonas dans le ventre du poisson (Mt 12.40), etc. Le NT affirme que Dieu a parlé par les auteurs de l'AT (*cf.* Mt 1.22; 22.43; Ac 1.16; Rm 9.25).

Si ces histoires ne correspondent pas à la réalité, Dieu le Fils aurait cédé à la naïveté de ses auditeurs pour communiquer à leur niveau. Une adaptation pleine de bienveillance – mais qui le rend complice d'erreurs. Ce qui attaque la fiabilité même de Dieu, présenté comme celui qui ne ment pas.

LES TEXTES CITÉS

Lorsque les textes du NT citent l'AT, il est fréquent de noter des différences. Parfois le texte massorétique (TM) est utilisé, parfois la Septante (LXX), parfois une traduction du texte hébreu selon une vocalisation différente de celle retenue dans le TM.

Est-ce à dire que le NT erre en citant l'AT ? Pas nécessairement.

Tout d'abord, il faut préciser que l'inerrance ne s'applique qu'aux seuls textes originaux. Les imprécisions de la vocalisation lui sont postérieures. L'erreur peut être là.

Ensuite, il faut remarquer que le statut d'inerrance touche également les deux testaments. Une formulation différente dans le NT est une seconde formulation inerrante. C'est le statut de citation qui suggère l'erreur. L'allusion, ou le développement d'une idée – sous la conduite de l'Esprit – formule un propos second qui complète le premier.

Enfin, le dessein salvateur des nations, esquissé dans l'AT (*cf.* Es 49.6), trouve son plein accomplissement dans le Christ. Avec lui se dévoile le mystère de l'inclusion des païens à la promesse d'Israël (*cf.* Co 1.27, Ep 2.11-22). Un tel dévoilement est véritablement une révélation nouvelle qui réoriente l'herméneutique restreinte à laquelle était habitué le peuple Juif. Dans ce sens, il ne s'agit pas de contradiction ni d'erreur, mais d'un développement théologique postérieur, qui tombe sous le statut de l'inerrance par son inclusion dans le NT. Ce qui semblerait contraire est plutôt une explication nécessaire au dévoilement de ce mystère.

Le NT sur les autres écrits

Il existe quelques citations d'auteurs 'séculiers' (cf. Ac 17.28, Ti 1.12). Leur insertion n'est pas problématique en soi pour la notion d'inerrance. Ce n'est pas une approbation de leurs auteurs dans tout ce qu'ils ont dit ou écrit, mais leur insertion témoigne de l'intention de l'Esprit pour illustrer ou souligner une vérité des auteurs sacrés.

Mais une citation, Jude 14-15 est problématique, particulièrement le verset 14 « C'est aussi pour eux qu'Hénoch, le septième (patriarche) depuis Adam, a prophétisé en ces termes : Voici que le Seigneur est venu avec ses saintes myriades. » Williams dit avoir franchi la barrière psychologique d'accepter la présence d'erreur dans le texte biblique avec ce texte : Hénoch n'aurait pas prophétisé puisque le *livre d'Hénoch* est un pseudépigraphe⁶. Jude commettrait une erreur ; la Bible attribuerait à tort l'origine de cette prophétie.

Le raisonnement de Williams est fautif sur plusieurs points. L'utilisation du verbe « prophétiser » lui fait croire que Jude croyait en l'inspiration de la prophétie du *livre d'Hénoch*. Cependant, être prophète, c'est avant tout être porte-parole, sans que l'ensemble des propos tenus puisse être considéré comme inspiré.

C'est certainement le cas de Caïphe qui « prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation » (Jn 11.51) ou d'Epiménide « prophète » des Crétois (Ti 1.12), tout comme la prophétie de l'Église (1 Co 14.29). Le sens et la fonction du « prophète » ne sont pas homogènes dans la Bible. S'appuyer sur un aspect du *livre d'Hénoch* ne lui confère pas le statut d'inerrance, et ne réduit aucunement les autres citations de l'AT au même statut que celui de ce livre !

Pour Williams, le problème est surtout lié au fait que ce livre soit un pseudépigraphe. Hénoch n'a donc jamais réellement prophétisé ce que Jude lui fait dire. Ce qui lui permet de dire : « Quelle que soit la direction que prend l'inerrantiste, la référence de Jude à Hénoch est une impasse pour l'inerrance, ou pour le canon protestant, ou pour les deux⁷. » Plusieurs hypothèses invérifiables sont nécessaires pour que Williams ait raison. Mais la plus importante d'entre elles, c'est qu'il faut pouvoir garantir qu'Hénoch n'a jamais dit ces choses ; qu'aucune tradition orale (authentique) n'ait rapporté ces propos avant la rédaction du livre. Or répondre à ces questions est objectivement impossible – personne ne peut l'attester, dans un sens ou dans l'autre. En sorte que l'objection de Williams n'est que la révélation de ses présuppositions initiales.

Le NT sur lui-même

L'Évangile de Luc s'ouvre sur une déclaration d'intention ambitieuse : « afin que tu reconnasses la certitude des enseignements que tu as reçus » (Luc 1.4). La certitude dont il est question (*asphelia*) a pour notion l'assurance, la sécurité, la certitude, l'incapacité à tomber. Associé au a-privatif, le verbe *sphallo* (tomber, trébucher) signifie précisément l'absence d'erreur.

Lorsque Jésus affirme que la Parole ne peut être « abolie » (Jn 10.35), il souligne autant sa permanence que son absence d'erreur. Car même le propos surprenant (« vous êtes des dieux ») ne saurait être modifié au profit d'une convenance sociale. Elle ne peut être déliée, c'est-à-dire privée de vérité, de force, de poids.

L'autorité divine de la Parole est amplement démontrée par la première partie de 2 Timothée 3.16 mais c'est la seconde qui lui donne la connotation d'inerrance : pour qu'elle puisse redresser il faut qu'elle soit en mesure d'être étalon, d'être vraie, fiable. Un document sujet à l'erreur ne pourrait rétablir quelque chose de 'tordu'. C'est cette qualité de la Parole qui qualifie l'homme de Dieu à toute œuvre bonne (3.17).

Soulignons que la permanence de la Parole de Dieu (Mat 24.35) n'est tenable que si elle est inerrante. En effet, un écrit susceptible d'être corrigé ne serait pas sans erreur.

Peut-on imaginer, dans les temps éternels, corriger Jude ? Les chiffres de l'Exode (s'ils étaient bien dans l'original) ?

Enfin, le double référent de l'expression « parole de Dieu » ne peut qu'associer leurs qualités. Elle désigne à la fois le Fils de Dieu (Ap 19.13, Jn 1.1) et la révélation de Dieu (Ap 1.2, 9, 6.9, 20.4, Hé 4.12, 13.7, Jn 10.35).

Conclusion

L'Écriture se présente comme un texte fiable, issu de l'intervention de Dieu qui conduit les auteurs à écrire pour que les lecteurs puissent avoir confiance en elle. Cette confiance serait impossible si celle-ci n'était pas inerrante, comme l'atteste le texte biblique lui-même.

2^{ÈME} PARTIE : OBJECTIONS

Plusieurs auteurs ont affirmé avoir trouvé dans l'Écriture des erreurs qui réduisent à néant la notion d'inerrance. Cet article répond aux attaques les plus fréquentes montées à l'encontre de l'inerrance de l'Écriture.

Les contradictions internes

Les contradictions internes désignent les différences réputées irréconciliables entre les textes bibliques. Les premières contradictions sont en lien avec les chiffres recensés dans l'Écriture.

Williams regrette devoir montrer les « erreurs » de la Bible⁸ mais il est catégorique dans son rejet de l'inerrance :

Lorsque nous comparons les chiffres dans le livre des Chroniques avec d'autres livres historiques utilisés par l'auteur, nous trouvons de nombreux exemples d'erreurs. 300 hommes ou 800 hommes ont-ils été tués en 1 Ch 11.11 ; 2 Sa 23.8 ? Y a-t-il eu 32 000 chariots ou 33 000 hommes (1 Ch 19.7 ; 2 Sa 19.6) ? S'agissait-il de 1 000 chariots et 7 000 cavaliers ou 1 700 cavaliers (1 Ch 18.4 ; 2 Sa 8.4) ? 7 000 conducteurs de char ou 700 (1 Ch 19.18 ; 2 Sa 10.18) ? Les 40 000, étaient-ils des fantassins ou des cavaliers (1 Ch 19.18 ; 2 Sa 10.18, voir LXX) ? Israël avait-il 1 100 000

soldats ou 800 000 (1 Ch 21.5 ; 2 Sa 24.9) ? Juda avait-il 470 000 soldats ou 500 000 (1 Ch 21.5 ; 2 Sa 24.9) ? La famine dura-t-elle pendant 3 ans ou 7 (1 Ch 21.12 ; 2 Sa 24.13) ? Le prix était-il de 600 shekels d'or ou de 50 shekels d'argent (1 Ch 21.25 ; 2 Sa 24.24) ? Y avait-il 3 600 surveillants ou 3 300 (2 Ch 2.2, 18 ; 1 R 5.16) ? Les piliers du temple mesuraient-ils 35 coudées de haut ou 18 (2 Ch 3.15 ; 1 R 7.15) ? La mer de bronze contenait-elle 3 000 ou 2 000 baths (2 Ch 4.5 ; 1 R 7.26) ? Les officiers de Salomon étaient-ils 250 ou 550 (2 Ch 8.10 ; 1 R 9.23) ? Y avait-il 450 talents d'or ou 420 (2 Ch 8.18 ; 1 R 9.28) ? Salomon possédait-il 4 000 étables ou 40 000 (1 Ch 9.25 ; 1 R 4.26) ? Ahaziah est-il devenu roi à 22 ans ou à 42 (2 Ch 22.2 ; 2 R 8.26) ? Et Jehoyakin, est-il devenu roi à 8 ans ou à 18 (2 Ch 36.9 ; 2 R 24.8)⁹ ?

La liste de Williams détruit-elle la confiance en l'inerrance ? Tout va dépendre des présuppositions initiales et de la définition de l'inerrance. La confiance préalable en l'exactitude de la Bible permet de rechercher des explications qui soient au moins *possibles*.

(1) **L'erreur de copiste** ne touche en rien la doctrine de l'inerrance. Combien des différences évoquées peuvent s'expliquer ainsi ? Williams a d'ailleurs bien mal copié la référence de 1 Ch 9.25 qui en fait correspond à 2 Ch 9.25 ! (2) **L'approximation** est acceptable dans la mesure où elle n'est pas précédée d'un qualificatif. Si l'auteur de 1 Chronique évoque 470.000 soldats et celui de Samuel 500.000, ces deux chiffres sont compatibles, sauf si l'un est précédé d'un attribut tel quel « exactement », ou « pas plus de [chiffre inférieur] ».

Deuxième élément, les contradictions narratives. Williams, de nouveau, se demande qui a incité David au recensement (2 Sam 24.1-2, 1 Chron 21.1-2)¹⁰ ? La réponse à cette question n'est pas *forcément* le rejet de l'inerrance. Poser la question reflète **une posture théologique** – il y a une intentionnalité dans cette erreur apparente : Satan, en tant que créature, n'est jamais pleinement indépendant. Dieu accomplit son décret par la médiation de tout ce qu'il choisit d'utiliser, en permission ou en ordonnancement (*cf.* Jb 1.12, Lc Lc 22.31 – Ep 1.9-10). Selon cette lecture, le jugement de Dieu est passé par la volonté malsaine du diable, qui reste, de toute façon, le diable de Dieu (*cf.* 1 R 22.22-23). Le caractère théologique de l'Écriture peut expliquer parfois ces contradictions apparentes, telles que l'âge d'Abraham au départ de Canaan¹¹.

Troisième élément, les actes 'barbares' décrits ou commandités par le Seigneur en personne qui reflèteraient une éthique contraire à la bienséance, ou contraire à l'éthique du Nouveau Testament – l'ordre d'exécuter les cananéens ou la prière violente des psaumes imprécatoires. Ces objections reflètent une haute vision de l'homme qui mériterait toujours mieux que de mourir. C'est une présupposition théologique qui ne prend pas suffisamment en compte l'impact du péché originel, et la nature corrompue de l'être humain (*cf.* Ep 2.1-3 ; Ro 3.9-20, 6.23). C'est aussi confondre les types de décrets de Dieu.

Que le Seigneur décrète un jugement, sa médiation sera tout de même assujettie à sa justice : Neboukadnetsar est l'instrument du jugement de Dieu (Jé 51.20-23), mais il doit répondre de ses violences (51.24). Notons aussi que l'engendrement d'un Sauveur, fils d'Ève, d'Abraham, de Juda, de David est l'objet d'une contestation durable dans l'histoire¹², jusqu'à sa naissance (Mt 2.16-18). Préserver cette lignée, au prix de jugements calculés (*cf.* Gn 15.16), est un choix de Dieu qui revêt, d'une perspective éternelle, un aspect salutaire. La **révélation progressive**, et la **théologie propre**, sont des explications suffisantes – ou au moins possibles – pour répondre à l'accusation d'errance.

Les contradictions externes

Le rapport du texte biblique à son environnement historique est source de tensions supplémentaires. Mais ce rapport semble avantager le partisan de l'inerrance, car de nombreuses découvertes ont validé ce qui était considéré auparavant comme mythique. La morale des patriarches a été corroborée par la découverte du Code de Hammourabi. Les tablettes découvertes à Ebla ont validé le raid de Gn 14 (y compris le nom et l'ordre des villes mentionnées), ainsi qu'une datation au 3^e millénaire av. J.-C. Les exemples seraient trop nombreux, mais ce domaine témoigne que l'ensemble des témoignages archéologiques n'est pas encore rassemblé.

Shishak (1 R 14.25-26) n'était pas connu des historiens séculiers jusqu'à la découverte d'un cartouche portant son nom. Peut-on accepter que certaines **preuves** ou corrélations sont seulement **indisponibles**, jusqu'à ce que la recherche complète sa reconstitution de l'histoire ? Ne pas avoir de preuves ne constitue pas la preuve d'une erreur !

Bien entendu, certaines affirmations demeurent contestées. Parmi les grandes oppositions, il y a la date de l'exode ou de la prise de Jéricho. Comment maintenir l'inerrance face à une science qui affirmerait l'inverse ? D'un côté les arguments bibliques placent l'exode au 15^e s. av. J.-C. (Archer soutient le « témoignage convergent de 1 Rois 6.1, Juges 11.26 et Actes 13.20¹³ »), et d'un autre, les arguments archéologiques le placeraient au 13^e s. av. J.-C. Mais l'examen des arguments montre que les **faits ne sont pas dénués d'interprétations** – et donc de présupposés. Rejeter le 15^e s. c'est retenir que l'exode ne peut avoir eu lieu alors que l'Égypte de la 18^e dynastie est au faîte de sa puissance ; c'est considérer impossible le périple de plusieurs centaines de milliers de personnes – des impossibilités qui ne le sont que si le Seigneur de l'Histoire ne fait pas partie de la situation. Ce présupposé rationaliste est compréhensible mais insuffisant en lui-même. Car de nombreux détails historiques concordent avec une date au 15^e siècle.

Par exemple, la succession d'Aménhotep II par un fils qui n'était pas son aîné (Thoutmôsis IV) est admirablement expliquée par le récit biblique¹⁴. Tout comme l'écrasement des cartouches de Hatchepsout, qui aurait été la femme qui a sauvé Moïse des eaux – comment ne pas « haïr » le sauveur de l'auteur des calamités précédant l'exode¹⁵ ? Cette interprétation est cohérente quand on lit le récit grandiloquent des victoires d'Aménhotep II qui ramène 3600 Hapiru de ses conquêtes asiatiques – un homme en mal d'égo !

Il en va de même de la prise de Jéricho. La liste des fouilles a engendré chaque fois des positions différentes, sans que ce soit toujours associé à de nouvelles trouvailles. Le fait archéologique (présence d'objets, etc.) n'est jamais indépendant de l'interprétation. L'historien et archéologue Hoerth retrace l'histoire des fouilles de Jéricho pour constater que les chercheurs ont débattu les dates. Carl Watzinger (1907) avait initialement conclu à la correspondance biblique. Garstang (~1930) trouvait des habitations ayant brûlé vers 1400, et des murailles datant du 15^e. Kathleen Kenyon (1952-58) avait les mêmes conclusions, et pensait donc que Josué, venant 150 ans plus tard, n'avait plus à détruire de murailles. Mais ses travaux ne furent pas publiés avant les années 80. Wood reprit ces études (1990) et observa que ces dates provenaient essentiellement de l'absence de certaines poteries importées, en laissant de côté des poteries locales aux caractéristiques les reportant

clairement à la date du 15^e av. J.-C¹⁶. Quelle que soit la conclusion d'un point de vue historique et archéologique, force est de constater que le fait (présence ou non d'une poterie) sera interprété, et qu'une telle interprétation ne se fait pas dans une neutralité intellectuelle.

La reconstruction de l'histoire est une reconstruction humaine, potentiellement faillible. Les sciences, et particulièrement les sciences humaines, évoluent alors que les connaissances s'étoffent. On peut prédire que les affirmations archéologiques tenues d'ici trois siècles seront bien différentes de celles tenues aujourd'hui. Dans un tel contexte, maintenir confiance dans le témoignage de l'Écriture, même devant une contradiction externe de ce type, relève du bon sens, ou au moins d'une foi raisonnable. Cette Parole est éternelle – celle des sciences est relative et temporaire.

Un autre type de contradiction externe peut tenir des affirmations non scientifiques. Par exemple, la description de la lèpre en Lévitique ne correspond pas précisément à ce qu'elle est d'un point de vue médical. Est-ce l'indice d'une erreur de l'Auteur ? À ceci nous pouvons répondre qu'une **description phénoménologique** (d'une maladie de peau par exemple) est suffisante pour établir l'objet pour laquelle elle est posée.

Il ne s'agit pas de poser un savoir scientifique, mais de décrire une situation, telle qu'elle est perçue par l'observateur. Il en va de même du soleil qui « se lève » ou qui « se couche ». La poésie, la description, contraire à la réalité objective, n'est pas erreur. Elle est description subjective d'un phénomène. C'est le référentiel qui est important – comme l'Ecclésiaste qui décrit la vie après la mort non en terme théologique (Ec 9.4-5), mais de la perspective du vivant désabusé, « sous le soleil. »

Je me souviens de mon professeur de comptabilité qui rejetait l'inspiration et l'inerrance de la Bible parce que le chiffre *pi* n'était pas correct – certainement, l'Auteur divin aurait dû corriger cette erreur. Le passage incriminé (2 Ch 4.2) montre effectivement un cercle d'un diamètre de 10 coudées, et d'une circonférence de 30 coudées. Il suffisait de lire un peu plus loin qu'une épaisseur d'un palme (v. 5) ajustait considérablement le diamètre, pour aboutir à une mesure somme toute très acceptable du chiffre *pi* ! La prise en compte du **contexte** est parfois la solution simple de l'accusation d'erreur.

Signalons enfin que le **détail d'une exégèse** peut donner des réponses aux problématiques considérées : la graine de moutarde, qui n'est pas, scientifiquement, « la plus petite de toutes les semences » (Mt 13.31-32), est un comparatif, non un superlatif, qui fait écho à une expression proverbiale¹⁷.

Le choix sémantique n'a pas besoin d'aller précisément à l'encontre des perspectives tenues de l'inerrance.

La référence aux mythes

Plusieurs ne peuvent accepter l'inerrance car cela donnerait crédit à des événements qui puisent trop dans le folklore ou qui ressemblent trop aux histoires d'autres civilisations. On ne saurait accepter que le roc qui abreuvait les Hébreux était Christ (1 Co 10.4) ; qu'un hôtel-poisson accueille vraiment Jonas trois jours et trois nuits ; qu'un marteau flotte (2 R 6.5), que l'ombre recule (2 R 10.11), ni qu'un déluge universel ait affligé le monde (Gn 6-7), que les « géants des temps anciens » aient une texture historique (Gn 6.4), qu'un homme marche sur les eaux (Mt 14.25), etc.

Les arguments sont de différents ordres. Il y a le présupposé rationaliste qui exclut d'office l'intervention miraculeuse de Dieu à l'encontre des lois naturelles¹⁸. Cet argument ne tient que si le présupposé est vrai ! Un Dieu créateur de l'univers est **maître des lois** qu'il a lui-même créées et peut donc intervenir à sa guise. Il faudrait donc prouver la validité de ce présupposé rationaliste avant que cet argument soit valable – ce qui appartient à la discipline de l'apologétique et que nous ne pouvons totalement lever ici.

Un autre argument soutient que l'existence d'histoires similaires dans d'autres civilisations confirme la relégation au mythe des parallèles bibliques (l'épopée de Gilgamesh, par exemple). Mircea Eliade introduit son article sur les « mythes du déluge » ainsi : « extrêmement répandus, les mythes de catastrophes cosmiques racontent comment le monde a été détruit et l'humanité anéantie, à l'exception d'un couple ou de quelques survivants. Les mythes du Déluge sont les plus nombreux, et presque universellement connus (bien qu'extrêmement rares en Afrique)¹⁹. » L'interprétation supra-historique (conscience collective, peur universelle) est *une* manière d'expliquer cette présence de l'histoire sur tous les continents. Nous pourrions tout autant l'interpréter comme un argument plutôt convaincant, sinon de l'inerrance, au moins de la réalité d'un événement étrange ! Que des peuples que tout sépare (géographie, culture, histoire, langues) aient un tronc commun peut raisonnablement parler en faveur d'une certaine réalité objective. Là encore, le présupposé épistémologique joue à plein. La **prévalence extrabiblique** de ces histoires nous renseigne peut-être sur une réalité dont la Bible serait dépositaire de façon inerrante.

Soulignons aussi que la **cohérence** du récit biblique ne permet pas facilement d'éliminer certains passages jugés par trop mythiques sans créer d'autres problèmes.

Celui qui postule que les Hébreux ont traversé des marécages peu profonds, doit alors s'émerveiller que Dieu ait noyé les soldats égyptiens dans des flaques ! On peut confiner la résurrection corporelle de Christ au monde du mythe mais il faut alors admettre qu'un mythe est né le jour même de l'événement qu'il croit inventer – alors que des siècles de maturation collective ont été nécessaires pour inscrire une histoire non historique dans ce même registre. La transformation *immédiate* (vu les modes de communication d'alors) du monde méditerranéen est difficilement attribuable à une histoire romantique, quand l'accepter pour soi pouvait signifier la mort... Expliquer l'expansion du christianisme au premier et deuxième siècle par une sorte de 'légende urbaine' relève d'une vision finalement assez fantastique de l'Histoire !

La notion de **genre littéraire** peut venir au secours d'une réflexion sur les mythes. Précisément, la sobriété des textes narratifs, leur cohérence biblique (AT/NT), leur cohérence théologique, n'est pas facilement mise à défaut. Dès que l'on compare le texte de Daniel aux chapitres apocryphes qui lui sont parfois ajoutés, on perçoit d'emblée une autre forme de communication. Les décisions, colères et les passions des dieux grecs n'ont aucune cohérence philosophique.

Le problème des Évangiles

Les synoptiques sont source de bien des tensions sur le débat de l'inerrance. Comment expliquer la proximité et l'éloignement des trois premiers évangiles, notamment lorsque les histoires sont contradictoires ? Comment comparer avec le quatrième évangile, les chronologies, les enseignements, ou les récits ? N'est-ce pas la démonstration de l'errance des témoignages ? Williams encore :

Les évangiles synoptiques nous offrent une multitude de contradictions et de divergences. Par exemple, est-ce que la fille de Jairus était morte lors de son arrivée ou pas (Mt 9.18 ; Ma 5.23, 35 ; Lu 8.42, 49) ? Est-ce que Matthieu citait Jérémie ou Zacharie (Mt 27.9-10 ; Za 11.12-13) ? Est-ce que Jésus a permis aux disciples de prendre un bâton ou non (Mt 10.9-10 ; Ma 6.8-9 ; Lu 9.3) ?²⁰

Recensons les types de contradictions. Tout d'abord, il y a les histoires placées dans des endroits différents du récit. L'exemple emblématique correspond à la colère de Jésus dans le temple : a-t-il chassé les vendeurs au début de son ministère (Jn 2.14) ou à la fin (Mt 21.12) ? Jésus a-t-il prononcé les béatitudes en amont de ses guérisons en Galilée (Mt 5.1s) ou après (Lc 6.20s) ?

Il n'est pas besoin de combattre l'inerrance pour résoudre ce genre de dilemme. Deux solutions existent.

La **répétition** d'un comportement ou d'une parole est au moins possible²¹, tout comme l'**arrangement thématique**. Chaque Évangile propose une vision de Christ qui répond à une ambition particulière. La sélection des événements et leur intégration en des lieux différents ne seraient une erreur que si l'exigence narrative imposait un schéma biographique chronologique. Une norme qui n'est nulle part posée.

Autre type d'erreur avancé : l'histoire irréconciliable. Combien de fois et quand Pierre a-t-il renié Jésus (*cf.* Matthieu 26:69-75, Luc 22:56-62, Jean 18:15-18, 18:25-27) ? Des tentatives d'harmonisation regrettables ont conduit à voir une répétition à six reprises du reniement²² alors que la narration composite peut être suivie « sans parvenir à des différences substantielles ou des contradictions²³. » C'est la notion de **complémentarité des témoignages** qui permet à des témoins de relever des détails propres à leur ambition narrative. Les formulations variées d'un même fait ne nécessitent pas d'y percevoir des erreurs²⁴.

La guérison de(s) (l')aveugle(s) à Jéricho a suggéré l'erreur : Matthieu 20.29-34 recense deux aveugles guéris en sortant de Jéricho alors que Marc 10.46-52 et Luc 18.35-43 ne mentionnent qu'un seul aveugle, guéri alors que Jésus entre à Jéricho. Sur le nombre, l'histoire ne serait contradictoire que si le texte précisait qu'il n'y avait qu'un *seul* aveugle.

L'effet '**zoom**' sur un personnage principal ou représentatif n'exclut pas la présence de personnages annexes, également participants. Et quant au lieu, les harmonisations suggérées sont du domaine du possible : soit une supplique présentée en entrant à Jéricho et réalisée en sortant ; soit une localisation dépendant du point de référencement, la Jéricho ancienne ou la ville nouvelle²⁵. Dans le premier cas une description **incomplète** des récits permet d'imaginer des éléments complémentaires. Dans le second, **l'apport historique** et archéologique déjà évoqué permet d'apaiser les inquiétudes.

L'approche de la critique textuelle au problème synoptique a émoussé la confiance en l'inerrance. Cette discipline scientifique a engendré une vision diminuée de la fiabilité des évangiles qui seraient constitués de témoignages épars rassemblés au gré de Q, *logia* et traditions orales. Les reconstitutions des histoires deviennent de plus en plus complexes²⁶ ce qui engendre finalement une déshumanisation du texte biblique et une diminution de sa fiabilité en tant que témoin de l'histoire. Nous trouvons solides les arguments proposés par Thomas et Farnell²⁷ de revenir à une conception plus historique de l'origine des Évangiles :

Mais une perspective d'inspiration verbale complète des évangiles ne tolère aucun degré de 'déshistorisation'. Une telle perspective de l'inerrance garantit la précision dans tous les détails. Oui, les éléments divins et humains

expliquent l'inspiration des Écritures, mais la prévalence de l'élément divin sur l'humain garantit la pleine précision de toutes les parties de l'histoire biblique²⁸.

Un tel retour (aménagé par une critique textuelle non spéculative et centrée sur les manuscrits existants) permettrait de retrouver des évangiles rédigés par des hommes libres et témoins, ou chercheurs attentifs, conduits par l'Esprit, pour nous laisser une image multiple et riche de la personne et de l'œuvre du Fils de Dieu. L'harmonisation permet dès lors de se débarrasser d'une recherche abusive d'emprunts plus ou moins adroits, pour reconnaître qu'une **histoire rapportée différemment** n'en reste pas moins vraie. Justement parce que des hommes ont individuellement et indépendamment signé le texte sacré.

Les considérations diverses

Les adversaires de la notion d'inerrance notent plusieurs autres arguments. Certains auteurs relèvent que les qualifications multiples de l'inerrance seraient la démonstration que le concept n'est pas applicable. Mais quelle doctrine n'exige pas de qualifications ? On ne peut parler de l'incarnation sans avoir à cerner ce qu'elle implique sur la nature, la personne, l'identité, la peccabilité, la manifestation et les retenues des attributs divins, etc.

On ne peut discourir de l'élection sans se pencher sur la notion d'indépendance, de liberté, de péché originel, de psychologie, de prédication, etc. Aucune doctrine n'est exempte d'une délimitation plus précise du sujet, une fois qu'elle est simplement énoncée.

Pour tenter de rapprocher les camps, on veut suggérer que l'inerrance ne concernera finalement que ce qui est nécessaire au salut. Coleman le suggère très clairement : « L'Écriture est inerrante dans tout enseignement essentiel pour notre salut²⁹. » C'est un peu l'approche de Christian Bonnet, de la Société Biblique de France. À la question « la Bible dit-elle la vérité ? » il répond :

Oui dans le sens où elle nous montre comment être réconciliés avec Dieu. Mais cette vérité passe quelquefois par l'utilisation de poèmes, de fables, de contes, d'histoires « arrangées ». Inutile de perdre du temps à essayer de vérifier l'exactitude des faits, des dates, des noms ou des lieux³⁰.

Mais comme le souligne Ryrie, « quels sont les critères pour déterminer les domaines dans lesquels les erreurs sont sans importance ? Qui décide où tracer la ligne entre l'erreur admissible et l'inerrance indispensable ?³¹ » Non seulement les domaines sont difficilement dissociables, mais la fiabilité de Christ est en question s'il s'exprime sur un déluge mythique – que dire alors de la promesse qu'il prépare une place pour ses enfants dans la maison du Père ?

Signalons enfin l'atténuation de l'inerrance par le biais de l'herméneutique. McKnight suggère d'ajuster le sens d'un texte au message général et salvateur de l'Écriture³². Dans cette hypothèse, tout texte n'est inerrant que par son lien au message général. C'est une adaptation plus fine de l'argument précédent. Mais l'herméneutique demande de ne pas chercher une interprétation particulière ; il s'agit de se préoccuper de l'interprétation grammatico-historique qui tiendra d'elle-même³³. Si l'Auteur divin rend cohérent les éléments pris séparément³⁴, il ne s'agit pas de réduire ces éléments à des informations dont l'errance serait invalidée par l'inscription au sens général de l'Écriture.

Conclusion

Aucune objection n'est suffisante pour changer notre confiance dans l'inerrance de l'Écriture. La suite nous permettra de mieux cerner les contours de cette doctrine.

3^{ÈME} PARTIE : DÉFINITION

Jusqu'ici nous avons vu la manière dont la Bible parle d'elle-même, sur les notions liées à l'inerrance. J'ai ensuite tenté de répondre aux objections les plus fréquentes que l'on rencontre dans les cercles libéraux. Je termine avec quelques définitions plus précises.

La notion d'erreur

DÉFINIR LA VÉRITÉ

La notion n'est pas développée selon l'ampleur que mériterait la question lâchée si facilement par Pilate ! Il nous importe de préciser la notion au regard de ce que peut impliquer, par contraste, la notion d'inerrance de l'Écriture.

Henri Blocher définit la vérité comme « la parole *conforme au réel*, le jugement qui correspond aux choses ('c'est vrai, c'est comme ça') ; par extension, on peut parler de vérité pour la *réalité* même à connaître, parfois encore cachée ('je cherche la vérité ; elle finira par percer')³⁵. » Une notion qui se décline différemment dans les deux testaments et sans uniformité absolue dans le second. Paul et Jean ont des nuances dans leur emprunt du terme.

Si Paul innove en liant « étroitement la vérité et *l'Évangile* » Jean « associe de façon très étroite vérité et *témoignage*. Ainsi se confirme l'allure *juridique* du drame de la foi et du salut.³⁶ »

Conformité au réel, fidélité du témoin qui parle. Tout ceci prépare la définition d'erreur.

DÉFINIR L'ERREUR

Le terme « erreur » est vaste dans son champ sémantique, « c'est un concept qui varie avec le contexte dans lequel il est utilisé. Une erreur de comportement social est assez différente d'une erreur grammaticale, qui diffère encore d'une erreur factuelle. L'inerrance peut donc avoir différents sens, selon la situation³⁷. » Mais par contraste au point précédent, l'erreur sera pour nous un décalage avec la réalité, ou une tromperie, volontaire ou non, du témoin qui parle.

Nous avons abordé les erreurs que certaines personnes disent avoir trouvé dans les Écritures.³⁸

Ceux qui veulent mixer inspiration et errance doivent définir l'erreur comme une accommodation divine aux formes humaines, flexibles, imprécises, et parfois fausses.

La Bible serait donc la tendre berceuse du Père dont on garde à jamais un souvenir bienveillant, mais susceptible d'être disséquée par l'adulte critique, qui lui, sait distinguer le vrai du faux.

DE LA CONNAISSANCE DU VRAI ET DU FAUX

Pour bien faire, il faudrait poser une théorie de la connaissance qui permettrait de situer la vérité en-dehors de l'Écriture. Si le sujet est trop vaste pour cet exposé, soulignons que le point de départ ne saurait être l'homme, son présent et son environnement. Car ce serait lui attribuer une neutralité épistémologique, ce que conteste rigoureusement l'Écriture même : l'homme naturel rejette la révélation de Dieu pour des raisons morales (cf. Jean 3.19). Il n'interprète jamais le phénomène en dehors de présupposés qui protègent son autonomie³⁹. L'homme régénéré ne doit pas se croire immunisé de cette influence passée, ni du poids de la culture ambiante de cette manière de penser. Ainsi, contester l'âge de Matusalem relève d'un présupposé sur la linéarité de nos conditions actuelles reportée sur le monde antédiluvien. En cela, le point de départ exclut d'office la souveraineté de l'Écriture et du Dieu qui l'a inspirée.

Le point de départ ne peut être que le Dieu en qui nous avons « la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17.28), et dont nous tirons toute intelligence et sagesse.

Reconnaître cette dépendance absolue à un Dieu souverain et omniscient permet d'interpréter le fait de la contradiction apparente, ou de la présence d'erreur en confessant notre dépendance à Dieu⁴⁰.

L'accusation de fidéisme, ou de raisonnement circulaire, est aussi valable que celle à l'encontre d'une position errante ! Chacun postule et raisonne au sein des lois qu'il tient pour justes. Le point de départ ressort précisément d'un choix épistémologique dont on ne peut évaluer la valeur qu'en mesurant sa cohérence. Nous soutenons ici que postuler l'inerrance rend *mieux* compte du phénomène de l'Écriture et permet de *mieux* aborder les contradictions apparentes que le choix inverse.

Définir l'inerrance

Blocher conclut son examen de la notion de vérité dans l'Écriture par cette affirmation qui résume notre examen de l'inerrance :

La vérité est la Parole de Dieu *en tant qu'elle est sa Parole*, et le reste en parfait accord avec lui, fiable pour nous à tous égards, et requérant de nous, pour que nous soyons, nous et nos paroles, dans la vérité, la conformité, la *confession* de la foi (et de la sagesse) : que nous disions la parole de Dieu après lui. Telle nous apparaît la notion biblique de la vérité⁴¹.

Une telle affirmation rend improbable la notion d'erreur.

L'inerrance se conçoit donc comme l'absence d'erreur, de toute représentation erronée du réel. C'est ce que nous proposons de poser comme définition préalable à l'examen de cette question.

En 1977, près de trois cents responsables évangéliques ont formé l'ICBI (*International Council on Biblical Inerrancy*, Concile International sur l'Inerrance Biblique) pour formuler une position doctrinale sur l'inerrance de la Bible⁴² (1978), sur l'herméneutique⁴³ (1982) et sur l'application de l'enseignement biblique⁴⁴ (1986). Convaincu d'avoir terminé sa mission, le groupe décida de sa dissolution en 1988.

Le document sur l'inerrance se compose de trois parties. Il débute avec un résumé en 5 thèses, étayées par 19 articles à double formulation, chacune s'ouvrant avec « nous affirmons... » et se terminant par « nous rejetons... ». Il est suivi d'un exposé doctrinal de la question.

Les cinq thèses d'ouverture donnent la tonalité de l'ensemble. Les affirmations (2), (4) et (5) sont particulièrement pertinentes pour notre sujet :

2. L'Écriture sainte, puisqu'elle est la Parole même de Dieu, écrite par des hommes préparés et gouvernés par son Esprit, a une autorité divine infaillible sur tous les sujets qu'elle touche : nous devons la croire, comme instruction de Dieu, en tout ce qu'elle affirme; nous devons lui obéir, comme

commandement de Dieu, en tout ce qu'elle prescrit ; nous devons nous attacher à elle, comme engagement de Dieu, en tout ce qu'elle promet. [...]

4. Inspirée par Dieu totalement et verbalement, l'Écriture est exempte d'erreurs ou de fautes dans tout son enseignement, non moins dans ce qu'elle déclare des actes créateurs de Dieu et des événements de l'histoire du monde, et au sujet de sa production littéraire (telle que Dieu l'a conduite), que dans son témoignage à l'œuvre de la grâce divine pour le salut personnel.

5. On lèse inéluctablement l'autorité de l'Écriture si on limite ou néglige d'aucune manière cette totale inerrance divine, ou si on l'asservit à une conception de la vérité contraire à la conception biblique: la vie de l'individu et celle de l'Église souffrent gravement de telles défaillances⁴⁵.

Blocher conclut son examen de la notion de vérité dans l'Écriture par cette affirmation :

La vérité est la Parole de Dieu *en tant qu'elle est sa Parole*, et le reste en parfait accord avec lui, fiable pour nous à tous égards, et requérant de nous, pour que nous soyons, nous et nos paroles, dans la vérité, la conformité, la *confession* de la foi (et de la sagesse) : que nous disions la parole de Dieu après lui. Telle nous apparaît la notion biblique de la vérité⁴⁶.

Grudem définit ainsi l'inerrance : « l'inerrance de l'Écriture signifie que l'Écriture dans les manuscrits originaux n'affirme rien qui soit contraire aux faits⁴⁷. »

Nous proposons que l'inerrance signifie que les autographes reflètent la réalité objective de ce qu'ils décrivent, sans erreur ni tromperie, dans un langage qui est conforme à leurs propres normes culturelles et littéraires.

Définir les qualifications

Une fois posée la définition de l'inerrance, il faut en préciser le sens et la portée.

Wayne Grudem établit trois qualifications principales : (1) l'inerrance biblique est compatible avec l'utilisation du langage ordinaire ; (2) l'inerrance biblique est compatible avec les citations approximatives ou libres ; (3) l'inerrance biblique est compatible avec les constructions grammaticales inhabituelles ou peu communes que l'on trouve dans la Bible⁴⁸.

Les auteurs de l'ouvrage *Pour une foi réfléchie* proposent les qualifications supplémentaires suivantes :

On pourrait aussi mentionner comme cas bibliques qui ne remettent pas en cause l'inerrance :

- La liberté avec la grammaire et l'orthographe (dont la pratique est variable),
- L'usage de toutes les figures de style et de l'exagération en particulier,
- L'emploi de nombres arrondis pour les âges ou les effectifs d'une armée.

Comme tout historien fiable, les auteurs inspirés ont pu recourir tout naturellement aux...

- Simplifications schématiques,
- Regroupements thématiques et non chronologiques,
- Télescopages dans les récits (juxtaposition de deux événements distincts)⁴⁹

Signalons que la préoccupation de ces qualifications est ancienne. A la fin du 19^e siècle, Garbett formulait déjà une liste de sept règles :

Première Règle : *Les passages interpolés ou les erreurs des copistes ne font pas partie des Écritures et ne peuvent, en conséquence, servir d'arguments contre nous.*

Deuxième Règle : *L'emploi des figures de rhétorique ou certaines manières conventionnelles de dire les choses ne sauraient être envisagées comme une violation de la vérité littérale.*

Troisième Règle : *Des variations ne sont pas des contradictions, quand elles résultent soit de ce qu'on expose les traits différents d'un même fait, soit de ce qu'on insiste ici avec plus, là avec moins de force sur les mêmes faits.*

Quatrième Règle : *L'omission de quelques faits dans une série, ou celle de quelques traits d'un fait particulier, ne détruit pas la vérité du récit.*

Cinquième Règle : *Les diversités de style, celles des habitudes personnelles de la pensée, comme aussi la différence des points de vue où l'on s'est placé pour observer un même objet ne sont contraires, ni à la vérité du récit, ni à l'action de l'inspiration divine.*

Sixième Règle : *Des faits distincts ne doivent pas être tenus pour identiques, par la seule raison qu'il se trouve dans le cours du récit quelques circonstances semblables, ou parce que des discours pareils, et peut-être le même discours y ont été prononcés.*

Septième Règle : *La probabilité ou l'improbabilité que chacun peut se plaire à trouver en certains faits ou en certaines doctrines, ne saurait valoir contre le témoignage positif d'un texte authentique*⁵⁰.

Conclusion générale

Dieu a parlé aux hommes, par des hommes qu'il a su conduire à rédiger précisément ce qu'il voulait dire (2 Ti 3.16-17 ; 2 Pie 1.20-21). C'est dans cette assurance que tient la notion d'inerrance.

La démonstration n'est pas achevée. Et elle ne le sera probablement pas avant que nous soyons nous-mêmes dans une connaissance renouvelée. Comme le souligne Paul Wells, « la preuve de l'inerrance de la Bible ne sera administrée que lors du rétablissement de toutes choses, à la fin des temps. Pour le moment, l'inerrance est objet de foi. Ce n'est que lorsque nous marcherons par la 'vue' que la vérité de la Bible se trouvera confirmée⁵¹. »

Il y a donc une marche de la foi. Celle-ci s'informe de la résolution réussie des explications et des harmonisations passées, et demeure confiante pour ce qui demeure problématique. Il nous semble pertinent de terminer avec l'illustration de Poythress :

Il est parfois utile de se rappeler que la question de l'inerrance peut être vue comme une bataille spirituelle aussi bien qu'une question d'érudition. Ceux qui tiennent à

la position classique de l'inerrance ne luttent pas plus qu'Abraham lorsque Dieu lui a demandé de sacrifier son fils unique. Abraham était en conflit avec la parole de Dieu. Selon Hébreux 11.19, il aurait trouvé une explication possible dans la puissance de Dieu, qui peut ressusciter les morts. On peut se poser la question de ce qu'aurait dit un partisan d'une inerrance limitée à l'époque. Est-ce qu'il aurait été *tenté* de dire que l'explication d'Abraham concernant la résurrection était plutôt improbable et farfelue, et que, vu la possibilité d'échec, Abraham ferait mieux d'annuler le projet une bonne fois pour toutes ? Ou peut-être, lorsque nous rencontrons les passages difficiles dans les Écritures, nous devrions nous réjouir que, de quelque manière, nous pouvons nous compter parmi des disciples d'Abraham plutôt que parmi ses détracteurs⁵².

Cette position de foi n'est pas un fidéisme en ce qu'elle répond aux objections lancées à son encontre. Mais c'est une démonstration suffisante pour noter (1) que les objections trouvent des réponses satisfaisantes ; (2) que les explications contestables sont souvent la conséquence de présuppositions contestables ; (3) que les contestations non résolues le sont à un moment de l'histoire qui attend parfois d'autres découvertes – ou l'ultime révélation du Verbe.

NOTES

¹ ... est cette influence extraordinaire, surnaturelle [ou, passivement, son résultat] exercée par le Saint Esprit sur les écrivains des Livres sacrés, par laquelle leurs paroles sont devenues également les paroles de Dieu, et ainsi, parfaitement infaillibles [B. B. WARFIELD, "Inspiration and Criticism," in *Revelation and Inspiration* New York: Oxford University Press, 1927, 396; italiques dans l'original]

² Pour GRUDEM, « l'autorité de l'Écriture réside dans le fait que toutes les paroles de l'Écriture sont des paroles de Dieu, ce qui implique que rejeter ou désobéir à une parole de l'Écriture équivaut à rejeter ou désobéir à Dieu », Grudem, Wayne, *Théologie Systématique*, Excelsis, 2007, p. 57.

³ BLOCHER, Henri, « Qu'est-ce que la vérité ? Orientations bibliques dans le débat » *op. cit.*, p. 10.

⁴ Ou pour reprendre l'exposé de Viviane ANDRÉ, « Ce que l'attitude fondamentale des apôtres nous apprend, c'est le respect de l'Écriture comme autorité véridique sur laquelle s'appuie tout enseignement postérieur et qui trouve son sens en Christ. »

⁵ C'est plus l'herméneutique du jour que contrent Christ ou les apôtres.

⁶ J. S., WILLIAMS, "The Error of Inerrancy." *Encounter* 1996, 57, no. 1: 51-73. *New Testament Abstracts*, EBSCOhost (accessed March 9, 2012), p. 54, in C.A. BRIGGS, "The Authority of Holy Scripture," in *Inspiration and Inerrancy* (London: James Clarke & Co., 1891),

⁷ WILLIAMS, *op. cit.*, 60.

⁸ Ainsi WILLIAMS qui s'approprie l'exclamation du devoir pesant de BRIGGS « ce n'est pas une tâche plaisante de relever les erreurs des Ecritures sacrées » WILLIAMS, *op. cit.* p.55.

⁹ WILLIAMS, *op. cit.*, p. 61-62

¹⁰ WILLIAMS, *op. cit.*, p. 63

¹¹ Cf. contradiction apparente entre Ac 7.4 et Gn 11.32 & 12.4. Or l'énumération des fils de Térah ne suit pas *nécessairement* un ordre chronologique, ce qui, à la lumière de la prééminence d'Abraham, est largement possible – cf. Alfred KUEN, *Encyclopédie des difficultés bibliques, Evangiles et Actes*, Editions Emmaüs, 2002, p. 656.

¹² Si les « fils de Dieu » de Gn 6 sont une race hybride comme le laisse entendre l'association à Jude et 2 Pierre 2, le déluge est plus qu'un jugement. Il est acte salvateur nécessaire pour permettre qu'un vrai homme vienne en aide aux hommes (cf. Hé 2.16) ; le danger permanent de l'idolâtrie païennes interdit les mariages mixtes – c'est à ce prix que pourra naître le fils de Dieu au sein d'une nation préparée (cf. Mt 1).

¹³ Gleason L. ARCHER, *Introduction à l'Ancien Testament*, Emmaüs 1984, p. 254.

¹⁴ Alfred J HOERTH, *Archaeology of the Old Testament*, Grand Rapids, Michigan, Baker, 1998, p. 179.

¹⁵ Cf. l'excellent article qui recense les effets de l'exode sur l'Egypte : Douglas PETROVICH, "Amenhotep II and the historicity of the exodus-pharaoh" *The Master's Seminary Journal* 17/1 (printemps 2006) 81-110.

¹⁶ Alfred J HOERTH, *op. cit.*, p. 209-210

¹⁷ Charles C. RYRIE, *ABC de théologie chrétienne*, Maison de la Bible, 2005, p. 108.

¹⁸ C. S. LEWIS conclut une analyse sur les miracles en établissant clairement la distinction entre les deux : « ... le lecteur a découvert deux catégories d'événements et deux seulement : les miracles et les événements naturels. Les premiers ne sont pas encastrés dans l'histoire de la nature en allant en arrière, c'est-à-dire dans le temps qui les précéda. Les seconds le sont. » C.S. LEWIS, *Miracles*, (Paris : S.P.B., 1985.), p. 171.

¹⁹ Mircea ELIADE, « Déluge, mythes du », *Encyclopaedia Universalis* en ligne, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/mythes-du-deluge/>, consulté le 28 mars 2012.

²⁰ WILLIAMS, *op. cit.*, 64-65

²¹ CARSON conclut sur l'évènement du temple : « En bref, il n'est pas possible de résoudre avec certitude s'il y a eu un ou deux purifications du temple ; mais les arguments pour un seul sont faibles et subjectifs, alors que la lecture la plus naturelle du texte milite pour qu'il y en ait eu deux. » D.A. CARSON, *The Gospel According to John*, Grand Rapids, Mich, Eerdmans, p. 178

²² Harold LINDSELL, *The Battle for the Bible*, Grand Rapids, Zondervan, 1976, p. 174-176.

²³ Gleason, L. ARCHER, « Alleged Errors and Discrepancies » in Norman L. GEISLER (s. dir.), *Inerrancy*, *op. cit.*, p. 67.

²⁴ Au sujet du reniement de Pierre, plusieurs se soucient surtout du timing. Archer démontre favorablement que Marc est plus spécifique que Matthieu et Luc dans sa formulation. ARCHER, « Alleged Errors » *op. cit.*, p. 78.

²⁵ RYRIE, *ABC*, *op. cit.*, p. 109.

²⁶ Cf. F. BASSIN, F. HORTON, A. KUEN, *Introduction au Nouveau Testament, Evangiles et Actes*, St Léger, Suisse, 1990.

²⁷ Robert L. THOMAS, F. David, FARNELL, (s. dir.) *The Jesus Crisis, The Inroads of Historical Criticism Into Evangelical Scholarship*, Grand Rapids, Kregel, 1998. Voir également F. David FARNELL, "The Synoptic Gospels In The Ancient Church: The Testimony To The Priority Of Matthew's Gospel" *The Master's Seminary Journal* 10/1 (été 1999) 53-86.

²⁸ THOMAS, FARNELL, (s. dir.) *op. cit.*, p. 381. Voir par exemple ce qu'Irénée rapporte: "Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Église. Après la mort de ces derniers, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous transmet lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. De son côté, Luc, le compagnon de Paul, consigna en un livre l'Évangile que prêchait celui-ci. Puis Jean, le disciple du Seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'Évangile, tandis qu'il séjournait à Ephèse, en Asie » Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, III, 1, 1 (*op. cit.*, p. 277)

²⁹ Richard J. COLEMAN, "Reconsidering limited inerrancy." *Journal Of The Evangelical Theological Society* 1974, 17, no. 4, p 213

³⁰ Christian BONNET, « la bible dit-elle toujours la vérité ? » <http://www.la-bible.net/forumpage.php?id=31>, consulté le 28 mars 2012. Il écrit dans le même sens « Il paraît clair pour eux que l'essentiel du message de la Bible n'est pas dans l'exactitude ou non des détails du texte, mais dans ce qu'il nous révèle du projet bienveillant de Dieu à l'égard de l'humanité » (Christian Bonnet, « la Bible se contredit », <http://www.la-bible.net/forumpage.php?id=8>, consulté le 28 mars 2012).

³¹ Charles C. RYRIE, "Some Important Aspects of Biblical Inerrancy," *Bibliotheca Sacra*, 136 (janvier à mars 1979), p. 19.

³² « Si nous reconnaissons que le sens d'un propos particulier ne peut être établi en dehors du système complet de référence au sein duquel il se tient, et si nous voyons la Bible en tant qu'ultime référence incapable de déconstruction, alors nous pouvons parler d'un propos particulier comme étant inerrant » Edgar V. MCKNIGHT, "Errantry and inerrancy: Baptists and the Bible." *Perspectives In Religious Studies* 1985, 12, no. 2:145

³³cf. Henri BLOCHER, « Exégèse et théologie biblique » *La Bible au microscope*, vol.1, Vaux-sur-Seine, éditions Édific, 2006.

³⁴ Nous retenons bien avec Paul WELLS que « l'exégèse doit être réalisée dans le cadre de la nouvelle alliance dont Dieu est le seigneur [...] L'interprétation faite ainsi dans la communion du Seigneur rend possible l'élaboration d'une doctrine de la Bible qui soit en accord avec ses particularités textuelles et dans laquelle les faits rapportés sont partie intégrante de l'Écriture Sainte. » Paul Wells, *Quand Dieu a parlé aux hommes*, Guebwiller, LLB, 1985, p. 159.

³⁵ Henri BLOCHER, « Qu'est-ce que la vérité ? Orientations bibliques dans le débat » *Hokhma*, 1979, vol 12, p. 2-3.

³⁶ Henri BLOCHER, « Qu'est-ce que la vérité ? » deuxième partie, *Hokhma*, 1980, vol 13, p 42, 44.

³⁷ L. R., BUSH, "Understanding Biblical Inerrancy." *Southwestern Journal Of Theology*, 2007, 50, no. 1: 20-55, p. 22.

³⁸ Notamment WILLIAMS, *op. cit.*

³⁹ Les débats sur l'archéologie de Jéricho offrent un bel exemple d'une étape interprétative des mêmes phénomènes observés, toujours liés au rapport préalable que l'on entretient à l'égard du récit biblique.

⁴⁰ « *Thinking of God's thoughts after him* » pour reprendre la fameuse expression de VAN TIL.

⁴¹ BLOCHER « Qu'est-ce que la vérité ? » deuxième partie, *op. cit.*, p 46.

⁴² Disponible en français : <http://larevuereformee.net/articlerr/n197/3-sur-linerrance-biblique-1re-declaration-de-chicago-28-octobre-1978> (consulté le 18 mars 2012)

⁴³ « Sur l'herméneutique biblique 2e Déclaration de Chicago, 13 novembre 1982 », <http://larevuereformee.net/articlerr/n197/4-sur-lhermeneutique-biblique-2e-declaration-de-chicago-13-novembre-1982> consulté le 15 mars 2012.

⁴⁴ « Sur l'application de l'enseignement biblique 3e Déclaration de Chicago, 1986 » <http://larevuereformee.net/articlerr/n197/5-sur-lapplication-de-lenseignement-biblique-3e-declaration-de-chicago-1986>

⁴⁵ « Sur l'inerrance biblique 1re Déclaration de Chicago, 28 octobre 1978, » <http://larevuereformee.net/articlerr/n197/3-sur-linerrance-biblique-1re-declaration-de-chicago-28-octobre-1978>

⁴⁶ BLOCHER « Qu'est-ce que la vérité ? » deuxième partie, *op. cit.*, p 46.

⁴⁷ Wayne GRUDEM, *op. cit.*, p. 77.

⁴⁸ Wayne GRUDEM, *op. cit.*, p. 77-79.

⁴⁹ Alains NISUS (s. dir.), *Pour une foi réfléchie*, Genève, Maison de la Bible, 2011, p. 132

⁵⁰ GARBETT, Ed, (Ls BURNIER traduct.) *La Parole de Dieu écrite, exposition et démonstration de la doctrine de l'inspiration des Ecritures* Toulouse, Société des Livres Religieux, 1873

⁵¹ Paul WELLS, *op. cit.*, p. 149.

⁵² Vern S. POYTHRESS, "Problems for limited inerrancy." *Journal Of The Evangelical Theological Society*, 1975, 18, no. 2: p. 102.

Cet ebook vous a été offert par

E21

evangile21.org